

# Le somnanbule

Autor(en): **Réhaut, Claude**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **17 (1949)**

Heft 11

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570098>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## *Le somnanbule*

— Je marche dans la vie comme un somnanbule, petite fille; je crois n'avoir jamais réellement dormi, jamais réellement rêvé, puisque ma raison sommeille éternellement, tandis que les rêves de mes jours sont la continuation de ceux de mes nuits ...

Frank! Il te faut voir clair! Regarde l'horizon bien en face, aime comme tu es aimé, vis comme tu dois vivre, chante, ris, repais-toi de soleil, et puis ... Sois un peu matériel aussi Frank, oh! pas beaucoup! Juste ce qu'il faut pour être armé dans la grande lutte, pas plus, car ce serait avilissant, mais tout de même!...

Matériel! Mais je suis écoeurant de matérialisme! Ne vois-tu pas que je mange comme vous tous? Comme vous tous je bois, je fume, je parle! Je fais même l'amour bourgeoisement: c'est horrible! Désirer de tout son être ne ressembler à personne, et s'ingénier à agir comme tout le monde! Et pourquoi, mon Dieu, pourquoi? Au nom de qui? En raison de quelles contingences? Par lâcheté, oui, par lâcheté: la peur d'être jugé, la peur d'être condamné par le fumier pour le seul prétexte d'avoir voulu rester perle; la peur de la merde qu'on ne peut arracher de soi sans salir ses doigts, la peur de demain! La peur que provoque l'analyse de soi, si maladroitement réalisée, qu'il en résulte ces auto-questions angoissantes:

„Si je mange du printemps comme ma faim en réclame, quel sera, demain mon nouvel appétit, et qu'en diront les hommes?“

„Si je bois l'azur que mon palais convoite, quel breuvage me désaltérera demain, et qu'en peuseront les hommes?“

„Si je baise une montagne ou une rivière, la terre suffira-t-elle demain à l'assouvissement de mes sens toujours avides?, et que feront les hommes?“

Qu'en diront les hommes, qu'en penseront les hommes, que feront les hommes, comment me prétineront les hommes, les hommes que je déteste, les hommes qui tuent, qui ruinent, qui martyrisent?“

Alors je respecte le plus stricte traditionnalisme!

— Non, Frank, tu n'es même pas traditionnaliste! Tu es fou! C'est beaucoup plus, mais tellement moins, humainement parlant!

Fou! Ma parole, une femme amoureuse arrive à prononcer de ces atrocités! Ecoute Stéphane, je ne désire pas te blesser, non! D'abord, parce que tu es un jeune roseau fragile, ensuite parce que tu n'aimes pas les blessures. Pourtant! C'est si bon de saigner! Saigner toutes ses rancoeurs, suer tous ses remords, ses souvenirs, ses chagrins! Perdre, en une heure de fièvre, les innombrables toxines de haine, de dégoût, d'amertume! Se croire mortellement malade, et s'apercevoir, un instant plus tard, que l'on a très peu saigné, à peine sué, insuffisamment évacué! Constater tristement qu'il reste en soi beaucoup de sang, trop de chaleur, un monceau d'impuretés, et attendre

— attendre sadiquement, avec impatience et terreur les prochaines pertes — — —

— Frank! Tu es ignoble, anormal, abjecte!

— Tais-toi, Stéphane! Laisse-moi délirer, laisse-moi cracher tout ce venin, c'est une volupté! — Donc, je tendais à te prouver que je ne voulais point te blesser; mais il n'en est pas moins certain que tu m'aimes, est-ce vrai?

— ...

— Tu restes muette, donc tu avoues! Eh bien, petite fille, moi je ne t'aime pas!... Crois-tu qu'il me soit humainement possible de m'accommoder de cet amour que tu pares d'un A majuscule, et qui ne représente pas la plus infime parcelle de ce que j'imagine au cours de mes fièvres? C'est magnifique, Stéphane, de désirer, de mourir d'envie de câliner un être, de le rendre heureux, mais quel est l'éternel et immuable aspect de cette chose?

Toujours une rencontre de mains...

une rencontre de lèvres...

un mélange de sexes...

un essai de mélange d'âmes... qui est si peu concluant, qu'il éloigne l'une de l'autre ces deux âmes aveuglées par la douceur humide et brutale d'un coït. Et puis? Et puis c'est tout!

Non! Je veux toujours de nouveaux regards!

toujours de nouveaux sourires!

toujours de nouveaux gestes, de nouveaux baisers, des phrases et des mots nouveaux; même si cette nouveauté doit devenir absurdité, alors, j'aimerais l'absurdité! Mais surtout, pas de commun, pas de déjà vu! Nous crevons tous de ce cancer, de cette tumeur qu'est le respect des conventions! Je préfère d'autres purulences si celles-ci sont vivifiantes...

L'amour interdit, Stéphane, l'amour qui donne des nausées aux petites filles et des joies innombrables aux âmes tourmentées!

— Frank! Tu es monstrueux!

Mais non! Je me délecterais de tes nausées! Puisque tu m'aimes, elles seraient seulement pour moi, tes nausées, comprends-tu? Tes hoquets de répulsion, tes dégoûts, tes crachats, sauraient mieux me dire „je t'aime“ que tes jolis yeux larmoyants qui me crispent présentement. J'ai horreur des chiens battus, est-ce ma faute?

D'ailleurs, ne crois pas que je ne mette mes idées en pratique! Si je n'ai point l'audace et la force de les satisfaire pleinement, complètement, je possède suffisamment de vice pour les réaliser partiellement; du moins.

Tu ne vas pas oser...

Oser quoi? Te confier mes spasmes, mes sanglots, mes rires et mes cris, mes horreurs et mes enthousiasmes? Non, il me reste en poche quelques vieilles miettes de pudeur. Je me contenterai simplement, tout simplement, d'ébaucher quelques confidences: Stéphane! Je palpe du malsain, je caresse du défendu, je pénètre de l'équivoque,

oh! Seulement de temps en temps; lorsque ma couche s'ennuie, lorsque mes draps sont las de couvrir un sommeil de sage, lorsque le bois de mon lit hurle: „J'ai besoin de craquer!“

Lorsque mon linge supplie: „J'ai soif de taches nouvelles!“

Lorsque ma lampe de chevet implore: „Ferme mes yeux! Ne suis-je pas la digue et discrète complice de toutes tes turpitudes?“

— Frank! Tu es en sueur, tu es pâle, tu ne t'appartiens plus! Tais-toi! C'est de la démence et de la cruauté. Songe un peu à moi, Frank...

— Petite fille! Tu m'accuses de cruauté, mais sais-tu qu'il est très difficile d'être cruel? Sais-tu que les êtres bons et les êtres méchants sont excessivement rares? La grande boue populaire n'est ni bonne, ni méchante: elle se réjouit de demeurer quelconque, béatement, stupidement quelconque!... je ne serai jamais quelconque... Dis, Stéphane, tu ne me trouves pas quelconque, n'est-ce pas? Je ne ressemble pas à tout ce troupeau, Stéphane? C'est pour cela que tu m'aimes. Dis-moi que tu me prends tel que je suis, petit ange, dis-moi, dis-moi...

— Repose-toi, Frank, tais toi... Tu t'excites, tu t'épuises, et je ne veux pas te voir ainsi. Je sais qu'un jour tu viendras à l'unique refuge possible qui t'attend; je sais que seuls mes bras t'accueilleront avec joie, que seuls mes yeux sauront te regarder comme tu le désireras, que seules mes lèvres se montreront maîtresses dans l'art d'improviser les mots qui réchaufferont ton coeur.

Qu'importe quand? Mon amour est patient et résigné. Il attendra, comme moi.

Mes cheveux, peut-être, blanchiront.

Mon corps, peut-être, se flétrira.

Les rides, peut-être, plisseront mon visage.

Mais quelle importance cela aura-t-il alors? Repose-toi, Frank!...

— — — — —

Et Frank se reposa si bien qu'il ne se réveilla jamais plus...

Le cahin-caha d'un fiacre noir, quelques garçons blonds et parés suivant le fiacre noir, et puis... une frêle silhouette marchant timidement derrière les garçons blonds et parés...

Pas de montagne!

Pas de soleil!

Pas d'animaux non plus!

Il faut croire que la montagne a d'autres occupations: on ne peut dominer un monde et suivre des funérailles!

Même chose pour le soleil, ce grand Don Juan qui doit briller et non perdre son temps auprès d'un corbillard.

Quant aux animaux, ils luttent! La lutte ne laisse pas un instant de loisir. Ils ont participé moralement.

Seul le vent a désiré honorer de sa hurlante présence la petite cérémonie.... Le vent... et les quelques éphèbes, et.. la petite Stéphane, qui demande à Dieu de lui envoyer bien vite quelques cheveux blancs, quelques rides et... la fin merveilleuse de ce récit loufoque.

Claude Réhaut.

---



## *L'amour c'est . . .*

L'Amour c'est un regard fréquent sur un portrait,  
C'est un geste joyeux qu'on fait de la fenêtre,  
Quand, le cœur bondissant, on voit soudain paraître  
La silhouette chère aux charmes pleins d'attrait.

L'Amour c'est un baiser troublant, vibrant et frais,  
C'est un geste câlin de main qui veut connaître  
L'intimité chérie et offerte de l'être  
Que l'on sent tout à soi, qu'on possède... et qu'on hait.

L'Amour c'est deux grands yeux, un sourire, deux lèvres,  
C'est un fort tremblement, c'est un accès de fièvre,  
Un besoin d'infini, comme un désir de mort.

L'Amour c'est la douleur, la peine, la souffrance,  
C'est encor du chagrin... et puis, c'est l'espérance  
Que demain sera grand, et l'AUTRE Amour plus fort...

Robert Lausanne